

LA LINGUISTIQUE AU CŒUR DE LA LUTTE POUR LE GAIN DU PAIN QUOTIDIEN : ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DU VOCABULAIRE ALIMENTAIRE DES NOUSSI EN CÔTE D'IVOIRE

Marius N'gou KESSI

maruisngou@gmail.com

Emmanuel Kouamé BINI

etudkbini.unifhb2014@gmail.com

Université Félix Houphouët-Boigny Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

Abstract: *This article attempts to reveal the social processes that sorrow our society Food is a real subject for all human beings. Getting it is for "Noussi", young people who get by in Ivory Coast a social fact. Through a vocabulary linked to their middle and their situation, they express all the troubles they face before getting daily food.*

Keywords: *Hunger, the fight to gain, alimentary vocabulary, looking for daily bread, code switching.*

Introduction

Contrairement aux animaux envers qui la Nature fait montrer de la générosité, les hommes sont les seuls êtres qui usent de leurs facultés intellectuelle, morale, physique et linguistique pour assurer leurs conditions d'existence. Se nourrir rejoint l'essence de l'individu et lui est même indispensable à la vie. Nourrir et se nourrir est et demeure un acte à la fois symbolique et social s'inscrivant dans la famille elle-même ancrée dans une histoire, une tradition, des valeurs morales et des projets. Se nourrir est un acte biologique fondamental permettant l'acquisition d'énergie et par-là même, la survie. Outre cet aspect naturel, il relève d'autres compétences dépassant l'entendement de nombreuses personnes.

Souvent, le gain du pain quotidien relève du parcours du combattant pour une frange de la population alors que nous assistons à une surproduction alimentaire dans certaines contrées de la planète. Face à cette réalité sociale, des jeunes Ivoiriens ne se voulant pas parias, par leurs parlers, font cas des difficultés liées à l'obtention de pitance. C'est ainsi qu'ils ont créé un vocabulaire propre à leur situation de laissés-pour-compte.

Nous n'avons ni l'intention encore moins la prétention de dire que ce parler dépeint la réalité sociolinguistique de l'alimentation en Côte d'Ivoire, mais il apporte une certaine visibilité à la situation de cette catégorie de la population. En quoi le parler des « Noussi » retrace-t-il la réalité linguistique de ces jeunes dans leur lutte permanente pour le pain quotidien ? Ont-ils réellement un parler qui reflète la réalité de leur univers ? N'est-ce pas là la marque identitaire d'un groupe de jeunes « oubliés » par la communauté qui l'entoure ? Nous tenterons ainsi à travers cette contribution d'interroger les codes linguistiques pour peindre la réalité sociale de cette catégorie de la population ivoirienne. Mais il importe d'entrée de jeu, de situer sur le plan linguistique de la simple définition de ce type de productions qui est typique aux jeunes dans leur lutte pour la survie avec ce que cela comporte comme obligations d'une part pour l'Homme et d'autre part pour l'Etat.

1. Les obligations de l'Homme et de l'Etat

Il est question ici d'aborder les obligations pour l'homme de se nourrir et celle de l'Etat.

1.1. L'obligation pour l'Homme de se nourrir

Se nourrir au quotidien représente l'aboutissement d'une lutte acharnée pour une bonne partie de la population ivoirienne. Pour elle, le pain quotidien apparaît comme un marqueur définissant des mondes dissemblables, plus souvent en tant qu'élément de survie. Le corps humain a besoin de se nourrir pour avoir de l'énergie pour bien fonctionner, ce qui représente sa forme de carburant. L'action de manger apporte au corps la vitalité indispensable pour continuer à vivre, c'est-à-dire, se mouvoir, avoir une santé correcte, penser et agir physiquement et intellectuellement. Cette énergie est entretenue par les aliments ingérés au quotidien. Elle est nécessaire au bon fonctionnement des organes vitaux. Ce sont les calories apportées chaque jour qui font tourner l'ensemble en bon état. L'être humain a donc besoin de manger pour continuer de faire fonctionner correctement le corps et l'esprit.

Au plan social, l'alimentation est un droit fondamental de l'homme, c'est aux gouvernements nationaux qu'il incombe au premier chef de garantir le droit à une nourriture adéquate et le droit fondamental d'être à l'abri de la faim. On s'accorde à reconnaître que la faim est à la fois une violation de la dignité humaine et un obstacle au progrès social, politique et économique.

1.2. Obligations de l'État : respecter, protéger, satisfaire

Le droit à l'alimentation ne signifie pas que l'Etat a le devoir de distribuer de la nourriture à tous ses citoyens. Il a toutefois, une obligation de respecter le droit à l'alimentation en n'entravant pas les efforts des individus de se la procurer. IL doit également protéger ses citoyens de la violation de leurs droits par des tiers. L'Etat a l'obligation de satisfaire les besoins, c'est-à-dire qu'il doit aider ceux qui ne jouissent pas déjà du droit à l'alimentation, en créant des opportunités pour qu'ils puissent le faire eux-mêmes. Si ces trois garde-fous ne parviennent pas à garantir une nourriture adéquate pour tous, l'Etat devra alors pourvoir aux besoins de ceux qui, pour diverses raisons (âge, handicap, chômage...), ne peuvent se débrouiller seuls.

Veiller à la salubrité des aliments est un aspect important du droit à l'alimentation. La sécurité des aliments prévoit l'absence – ou des niveaux inoffensifs – de contaminants, de bactéries, de toxines naturelles ou de toute autre substance pouvant mettre en péril la santé.

L'obtention du pain nécessite toujours des efforts. Pour certains, il faut dépenser de l'énergie et pour d'autres, le déboursement du pécule, faute de quoi, ils seraient sujets à la faim. Cependant, le monde entier produit suffisamment de nourriture pour satisfaire les besoins de tous les habitants de la planète. Fait étonnant, la faim continue de toucher et de faucher la vie d'une forte proportion de personnes (790 millions) dans les pays en voie de développement et (34 millions) de personnes dans les pays développés a indiqué le Directeur général l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), M. Jacques Diouf à l'occasion de la cérémonie marquant la XIXe Journée mondiale de l'alimentation de 1999.

La tendance à la pauvreté qui sévit dans le monde peut être inversée si la volonté politique est vraiment là. L'homme s'est montré capable de transformer les eaux salines des océans en eau potable et a pu multiplier les semences et des cultures, tout en améliorant leur rendement. Mais on remarque qu'il n'a pas pu étendre ces bienfaits de la science à tous les peuples du monde. L'avenir ne sera sûrement pas prometteur tant que de milliers d'humains continuent de dormir dans la faim, de milliers d'enfants trépassent pour sous-alimentation. Se nourrir est aujourd'hui un réel problème tant pour le nanti que le démuné. Cela devient et demeure un problème à la fois social et sociétal. Les fondements et les racines de ce qu'est « se nourrir » peuvent être présentés comme un danger et un phénomène secouant le monde entier. La population la plus vulnérable est celle qui est sans ressources financières, vue comme des « oubliés » de la société. Leur situation alimente un sentiment d'insécurité et de précarité.

Depuis leur apparition sur Terre, les hommes ont mis deux grandes stratégies de survie : le combat et la fuite. Au cours de l'évolution, chez les humains, ces réponses physiques ont été remplacées par des parades plus intellectuelles : que faire pour venir à bout des problèmes ? Les analyser, les nier ? Accuser les autres, le destin, Dieu ? Demander de l'aide ? S'enfermer en soi-même ? Face à cette situation humiliante et démoralisante, les « Noussi » vont opter pour la résilience. La résilience est la capacité de rebondir, de posséder une grande force intérieure (Jacob : 2002). Ce n'est pas non plus un trait de personnalité, ni une qualité comme la bonté ou l'avarice. C'est l'art de naviguer sur les torrents, elle est donc « un tricotage », un réajustement, qui se poursuit tout au long de la vie. C'est se reconstruire. La résilience ne tient pas de la performance, de l'exploit personnel, elle passe toujours par les autres : les amis, les partenaires.

2. Notre population cible : « les Noussi »

Les « Noussi », ce sont les jeunes de la débrouille qui gagnent leur pain quotidien à travers les petits métiers qu'ils exercent le plus souvent dans la rue. Ils représentent une catégorie de personnes, chez qui on observe une absence de foyer familial ou d'un substitut. Traditionnellement, on explique l'entrée des jeunes dans la rue par leurs conditions de vie antérieures défavorables au plan social, économique et familial (Lucchini, 1998).

L'image stéréotypée du « Noussi » sans ressources, victime de la situation sociale de ses parents, « poussé dehors », est très présente dans les médias. Le milieu d'origine, notamment, la pauvreté des parents, conduirait les jeunes dans la rue, parce qu'ils seraient placés dans l'obligation de subvenir prestissimo à leurs besoins, mais aussi parce que leur éducation ne leur aurait pas permis leur insertion salariale. Sur ce, le recours à la rue et l'expérience de la rue pourraient s'expliquer par une rupture dans le processus de socialisation, rupture permettant de qualifier de déviante, la situation des jeunes, voire des

jeunes eux-mêmes. La rue serait alors une réponse à la décomposition des rapports sociaux que les jeunes connaissent.

Une analyse des trajectoires des jeunes montre à quel point le regard sur leur situation d'origine peut être réducteur et démoralisant si l'on associe leur histoire à toutes les formes de pauvreté, matérielle, relationnelle, psychologique et sociale. Ce sont des gens qui ont des traits de caractère qui sont positifs « vivacité d'esprit », « pleins d'espoir », « motivés », « enthousiastes », « optimistes ». La rue devient leur lieu de gagne-pain, leur dortoir. Ces jeunes sont souvent confrontés à bon nombre de problèmes.

En effet, évoluant dans un milieu généralement qualifié de dangereux, ils encourent d'importants risques. Leur milieu devient une véritable jungle (DE Gulejac et Taboada-Léonatti : 1994). Certains de leurs droits sont, par conséquent, bien souvent, compromis. Perçus comme des marginaux, les jeunes des rues sont souvent victimes de discrimination.

Généralement, les adultes ont des préjugés qui les stigmatisent, « des maudits », « enfants ratés », « délinquants ». La vie et la survie font voir en leur milieu d'existence comme une jungle. L'hétérogénéité de leurs situations ne permet cependant pas d'affirmer qu'ils adoptent le même mode de vie. En effet, la rue ne représente qu'une fonction particulière dans la vie de certains : celle du travail ou de la sociabilité par exemple. Pour d'autres, la rue devient un espace de vie. Nombre d'entre eux luttent pour gagner honnêtement leur vie. De fois, à travers des expressions qui sont en usage dans leur jargon, ils font cas des difficultés liées au gagne-pain quotidien et à leurs situations de laissés-pour-compte.

2.1. Le parler des « Noussi »

L'émergence sociale entraîne inéluctablement la transformation de représentations de la cité (Dubet, 1987 ; Bachmann & Basier, 1989, Lepoutre, 1996 ; Rinaudo, 1999, etc.) Ces jeunes sont en construction identitaire permanente. Pendant cette période de transition qui passe par des conduites où on les voit adopter un style vestimentaire particulier, écouter une musique à laquelle ils s'identifient, ils adoptent également un mode de langage ou un parler qui les singularise. Si certains individus incarnent de façon archétypale « la culture des jeunes ratés, délinquants, maudits, voyous » à travers leurs pratiques et leurs interactions sont confrontés à plusieurs modèles culturels.

La langue est une chose vivante, qui évolue au quotidien depuis que le langage existe, au gré des usages, besoins et apports sociaux. À travers un langage que de nombreuses personnes désignent par le terme ou l'expression de « parler des jeunes » en français, “youth language” en anglais et “Jugendsprache” en allemand pour faire cas de leur situation de statistiquement, numériquement et largement majoritaire, mais publiquement minoritaire. Nonobstant leur rejet à une position inférieure de la société, aux places marginales, les Noussi parviennent à se construire socialement. Ils sont fiers de venir à bout des difficultés que leur impose ce monde qui leur voler leurs rêves. Ils expriment cette bravoure à travers des expressions qui méritent d'être étudiées.

2.2. La langue traduisant les difficultés des « Noussi » dans la quête du pain quotidien

Il y a des jeunes qui se distingueraient des autres dans un espace anthropo-social donné (quartier, ville, région, pays) notamment par leurs façons de parler. Celles-ci auraient des spécificités qui obéiraient aux règles qu'ils (jeunes) se seraient établies (Kissling & Mous 2004 pour les « urban youth languages en Afrique). Dans le domaine alimentaire,

L'acquisition de la nourriture au quotidien (ap) paraît comme un défi récurrent à relever. L'enquête a ciblé un groupe de dix jeunes. Ils ont été choisis par rapport à des représentations socio-langagières pour voir leur façon de voir les difficultés qu'ils endurent dans la recherche de la pitance. La part du corpus que nous avons retenue est recueillie par la technique de l'entretien semi-directif qui permet de faire intervenir beaucoup l'enquêté. Intéressons-nous à leurs interactions.

3. L'enquête

Le but de l'enquête en sociolinguistique est d'obtenir un discours épilinguistique. Le recours à l'enquête n'a pas pour objectif d'obtenir des données qui prétendent à l'exhaustivité, ni de recueillir une parole qui soit authentique. Mais le but est de mesurer la prégnance des représentations en relation avec la question des langues. Il vise aussi à vérifier les productions langagières des locuteurs en présence et de considérer comme étant à même de livrer la fantasmée idée de « *parole authentique* » de l'interviewer. Voir à ce propos l'article de Jacques Brès in, L.J. Calvet, et P. Dumont (1999) :

Selon Canut-Hobe, l'enquête est « un ensemble de données langagières construites par le chercheur en fonction de l'objectif descriptif et analytique qui est le sien ».

En effet, les attitudes linguistiques, c'est-à-dire les attitudes des locuteurs face aux langues, aux variétés de langues et aux usagers, concernent également de très près le présent travail. Comme le constate Cécile Canut (1998 : 13). Les attitudes linguistiques sont « l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières (représentations, mimiques, intonations, gestuelles...) ».

Ainsi, dans toute société, on trouve des normes qui sont partagées par tous, ou bien divisées selon les différentes variables sociales. Chez tous les locuteurs, ces normes provoquent l'acceptation ou le rejet de différents phénomènes linguistiques. La notion de pratiques langagières marque une évolution dans la description linguistique et sociolinguistique car il ne s'agit plus uniquement d'analyser les règles internes au système linguistique qui organisent la compétence d'un locuteur idéal ou de décrire les régularités structurales d'un corpus fermé de données, mais de s'intéresser à la diversité des locuteurs, à la diversité de leurs conduites.

L'étude des pratiques langagières permet de rassembler une somme d'informations et de renseignements sur la réalité sociolinguistique d'une société donnée, en ce sens qu'elles font partie d'un ensemble plus important qui englobe toutes les pratiques humaines. Il existe de nombreuses stéréotypies sur les façons de bien ou de mal parler la langue. Les aspects intéressants pour la sociolinguistique sont l'auto- et l'alter-évaluation des parlars ainsi que les comportements sociaux que ces évaluations peuvent entraîner.

L'intériorisation de la norme peut créer un état de sécurité linguistique, lorsque les locuteurs considèrent leur norme comme la norme. Elle peut aussi créer un état d'insécurité linguistique, lorsque les locuteurs sous-estiment leur parler, car ils ont en tête un autre modèle plus prestigieux, qu'ils ne pratiquent pas. Or, ce mouvement tendanciel vers la norme peut engendrer une restitution exagérée des formes prestigieuses : l'hypercorrection (Calvet, 1999 : 55).

3.1. Le questionnaire

Le recours au questionnaire n'a pas pour objectif d'obtenir des données qui prétendent à l'exhaustivité, ni de recueillir une parole qui soit authentique. Mais le but est de mesurer la prégnance des représentations en relation avec la question des langues. Il vise

aussi à vérifier les productions langagières des enquêtés. L'exhaustivité n'est pas cardinale dans ce travail, même s'il importe de mesurer la prégnance de certains stéréotypes. Il s'agit de se situer autour d'un chiffre moyen qui, tout en n'étant pas très réduit comme l'échantillon choisi pour un entretien. Donc il ne saurait prétendre à être exhaustif à l'image des enquêtes quantitatives classiques. Neutraliser la subjectivité du chercheur a motivé le recours à l'utilisation du questionnaire. Celui-ci a été considéré comme étant à même de livrer la fantasmée idée de « *parole authentique* » de l'interviewé.

Il comporte une seule question portant sur les difficultés liées à l'obtention de nourriture quotidienne : « Est-ce facile pour vous de trouver à partir de votre lutte de la nourriture chaque jour ? » Elle a été soumise à dix questions, ce qui nous donnera dix différents items.

3.2. *Résultat des items recueillis*

Dans la présentation des résultats, nous nous intéresserons aux items des différents enquêtés. Nous nommerons les enquêtés par « E » suivi du chiffre qui le désigne par ordre.

- E1- « la láif afè de bádùkó sè náyá »
- E 2- « pu gbɔ̃ i fo náyá »
- E 3- « dàbàlí sè ʃápiɔ̃nakó »
- E 4- « grálí de mènǎ sè maʃ jèrè jèrè »
- E 5- « bólálí là sè séré i fo te jùγùjùγù »
- E 6- « gbɔ̃lì là sè syér ozodui »
- E 7- « fo náyá pur awva le jè pur bjè dábá »
- E 8- « tuju mɔ̃ɔ̃ proprio jeton pur bjè gbɔ̃ mè sè tro naz »
- E 9- « i fo grigra dǎ lalé pur vrè ɖzèè bjè dàbà pur ʒàà le swa »
- E 10- « si tu bára pa ty pé pa truvé pur twa pur kɔ̃ɔ̃ »

3.2.1. *Résultats de l'enquête*

- E1) [laif] emprunt à l'anglais qui signifie « vie »
[bádùkó] → « manger, ou nourriture » en nouchi.
[náyá] → « bagarre » en nouchi.
- E2) [gbɔ̃] → « coup », c'est aussi le bruit qui se dégage après avoir donné un coup de poing. Il signifie aussi « manger »
- E3) [dàbàlí] substantif qui dérive du verbe “dábà” qui veut dire « battre, frapper », mais dans ce contexte, ce mot voudrait dire « manger ».
- E4) [ʃápiɔ̃nakó] ce mot est composé de “championnat” et “kó” mot dioula qui signifie “affaire”. Donc [apiɔ̃nakó] → « affaire de championnat ».
- E5) [[bólálí là sè séré i fo te jùγùjùγù]
[bólálí] → « nourriture »
[jùγùjùγù] : emprunt au dioula → « remuer ».
[[bólálí là sè séré i fo te jùγùjùγù] → « Trouver de quoi manger est synonyme de lutte ».
- E 6) [gbɔ̃lì là sè syér ozodui] : Substantif dérivant du verbe [gbɔ̃] → « C'est après une bonne calebassée de sueur qu'on peut trouver de quoi se nourrir. »
- E 7) [fo náyá pur awva le jè pur bjè dábá] : “jè” (fétiche protecteur), mais chez les Noussi “jè” signifie ‘ l'argent’ → « Il faut lutter, se battre pour gagner de l'argent afin de bien manger. »

E8) [tuju məʎɔ́] própró jeton pur bjě gbɔ́ mɛ sɛ tro naz]

“məʎɔ́” emprunt au dioula qui signifie “homme”

“própró” poursuivre en nouchi

“naz” qui n'est pas intéressant ou “ça ne marche pas”.

[tuju məʎɔ́] própró jeton pur bjě gbɔ́ mɛ sɛ tro naz] → « Chaque jour, l'on lutte pour gagner de l'argent dans l'optique de bien manger, malheureusement, rien ne marche. »

E 9- [i fo grigra dǎ lalé pur vrɛ ɖʒɛɛ bjě dǎbà pur ʒǎà le swa]

“grigra” : lutter en nouchi

“ʒǎà” : tuer en nouchi. Ici, c'est “dormir”

[iFo grigra dǎ lalé pur vrɛ ɖʒɛɛ bjě dǎbà pur ʒǎà le swa]→ « Il faut lutter pour gagner assez d'argent, bien manger pour passer une bonne nuit de repos. »

E-10) [si tu bara pa ty pé pa truvé pur twa pur kɔ́rɔ́] : “kɔ́rɔ́” emprunt au dioula qui signifierait « aîné », mais en nouchi, il signifie “dormir”→ « Si tu ne travailles pas, tu ne peux rien avoir pour bien dormir. »

3.3. Analyse des résultats de l'enquête

La façon de parler des Noussi se résumerait à des faits davantage sur des mots que sur une langue aux procédés grammaticaux corrects. On observe un mélange de langues au niveau de tous les items. Cette alternance codique combine comme langues (français, anglais et nouchi). Cela se vérifie dans les items 1 (« life » en anglais ; « affaire » en français et bǎdũkó puis ɲáyá (nouchi.)). Nous retrouvons aussi la stratégie de la « verlanisation », technique qui sert une finalité de dérision entre pairs (Enoncé 8 məʎɔ́ « homme »). Nos enquêtés déforment ans leurs conversations de façon implicite témoignant d'une volonté de s'exprimer autrement. On note aussi la présence de nombreux mots empruntés aux langues locales que sont le dioula et le baoulé (Enoncés 5,8, 9, 10).

À noter, la profusion et l'abondance de la création lexicale où, le français est majoritairement présent. Ce qui nous fait obtenir une production lexicale innovante par *association linguistique* qui pourrait issir de la proximité entre le dioula, le baoulé et le français. Sur ce, le code switching ou l'alternance codique devient un registre qui soulignerait pour notre population-cible, une spécificité de leur parler. Il y a aussi d'autres fonctions à comprendre et à valoriser, à travers la surenchère verbale (qui passe ici par la succession et superposition d'adjectifs visant la spectacularisation de soi et de leur moi permanent.

Il y a aussi une sorte de matérialisation de la façon de parler qui marque une frontière entre leur parler et celui de la masse (obéissant aux normes). Ils créent le sens en associant de façon inédite des mots émergeant au fil du temps, des répliques entre eux, mais aussi à travers le mélange de codes, qui surgissent de nulle part. La déstructuration de la langue, comme stratégie de communication est une façon de défier la société qui les veut « parias ». Ils s'identifient à travers leur parler circulant tel qu'il se pratique, et en même temps une façon ou un mode ou un style identitaire. (Calvet, 1994 : 42)

4. Commentaire des résultats de l'enquête

Comme nous l'avons vu, lutter pour survivre et la quête de nourriture sont étroitement liés et traduisent les interactions entre l'individu et la société. Le processus de socialisation et de construction de soi se fait à travers la lutte pour le gain du pain quotidien. La société moderne est bien une dure réalité pour l'individu. Elle est souvent perçue comme aliénation, une atteinte à la liberté. La société actuelle signifiant « chacun pour soi », « tout est permis », « survie du plus apte », l'empathie, la solidarité semblent

presqu'inexistantes. Se nourrir ou se nourrir décevant est toujours un combat. Le secours populaire ne se résigne jamais face aux injustices.

On constate dans ce cas que le stéréotype de la loi de la jungle existe, où la compétition doit primer sur le reste dans un environnement donné. Désœuvrés, éloignés de leurs véritables désirs, les hommes et les femmes sombreraient peu à peu dans une forme de dépression et de dépendance sociale. Pour ne pas paraître ainsi, pour ne pas s'apitoyer sur leur sort, les "Noussi" vont user de tous les moyens pour donner un sens profond à leur vie et à leur existence en découvrant les idéaux et valeurs qui leur sont intrinsèques. Ils relatent leurs souffrances à travers des expressions. Les peines et les souffrances qu'ils endurent dans la lutte pour la survie transparaissent dans les différents items vus un peu plus haut. Ce sont entre autres :

« ɲáyá » "bagarre" : les "Noussi" mènent un dur combat afin d'avoir le pain quotidien. Ils se battent contre la vie qui leur est hostile.

« gbɔ́ » "coup" Ils donnent des coups à la vie quand bien même qu'ils en reçoivent aussi.

« ʃápiònakó » "lutte pour atteindre le but, la coupe" Pour sortir victorieux, il faut s'inscrire dans la danse pour compétir. "grigra"

« grigra » "lutter" : La vie du Noussi, c'est la lutte permanente.

« própró » "poursuivre" il faut courir, aller à la concrétisation de ses illusions.

« bárá » "travail" Pour espérer manger, il faut travailler d'arrache-pied.

Au-delà de la dimension intrinsèquement anecdotique, se nourrir est synonyme de travail, de souffrance. Le travail se trouve ainsi placé sous le signe d'une malédiction. On comprend que le travail s'éprouve peu ou prou pour l'Homme comme une charge, voire comme une peine mettant à la torture. Ce sentiment d'épreuve rejoint la sentence prononcée par Dieu à l'encontre de l'homme dans le jardin d'éden (Genèse, 3 : 19 : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol ».

Hélas, nous sommes toujours à l'âge industriel qui s'est complexifié en s'adjoignant un âge commercial (consommation à outrance) et un âge financier (la spéculation). Et le monde est obsédé alternativement par la croissance et par la crise et se demande s'il ne court pas allègrement à l'abîme. Le marché d'emploi reste clos à une frange de la population. Et il est dur de gagner son pain. C'est ainsi que les Noussi vont se lever contre la mystique (Marx, 1846) du travail en tirant satisfaction dans leur lutte pour le pain quotidien, grâce au travail, d'accomplir une part de leur vocation, une part d'eux-mêmes quand bien même qu'ils gémissent !

La joie de ces hommes désabusés aux partisans insoucieux du bien-être du prochain, font montre d'optimisme zélé à travers leurs interactions. Ils s'affirment autonomes, citoyens et n'ont aucun sentiment de vulnérabilité. Le vocable "mɔ́yɔ́" facilite l'expression de la responsabilité, quels facteurs plus personnels qui rendent les Noussi plus ou moins vulnérables, en fonction de leur histoire et de leur trajectoire (Delur *et al.*, 2000). Le vocabulaire au cœur de la lutte pour le pain quotidien des Noussi est indispensable. Il leur permet de parler avec eux-mêmes, d'explorer leur for intérieur, Lorsqu'ils s'expriment au travers de « leur parler » ils engendrent les réalités sociales surprenantes, parfois insolites et favorisent une réelle révélation qui amène ravissement et surtout une autre manière de penser, un point de vue non déformé envers les jeunes de la débrouille.

À travers leur vocabulaire, ils se veulent citoyens à part entière de la société, société qui fait gémir tant le nanti que les démunis de la cherté de la vie (Bourdieu, 1980). Avec leur vocabulaire fréquemment inventé, ils écrivent une page de leur histoire par leur fonction instituante et instauratrice qui est au-delà de la simple communication, dépeint les tristes réalités sociales. Ce parler remplit une fonction à la fois ludique et utilitaire, parce qu'il est surtout à la base de la communication des jeunes du même milieu en leur permettant d'atteindre le nec plus ultra (Claude Lévi-Strauss, 1950).

Conclusion

S'il est aujourd'hui bien établi qu'une des fonctions des parlers argotiques est de construire et d'affirmer une identité générationnelle, sociale, spatiale ou ethnique, le temps de dépasser ce constat semble venu. Notre enquête nous a permis de découvrir à travers un vocabulaire alimentaire propre à leur milieu, les difficultés qu'endurent les « Noussi » dans la quête du pain quotidien. Les pratiques socio-langagières de ces socialement « marginalisés » montrent à quel point la lutte pour le pain quotidien relève d'une imprécation divine à laquelle nul (les nantis et les miséreux) ne peut échapper (Lepoutre, 2001 : 174).

Il paraît dès lors normal de considérer le parler de ces jeunes qui véhicule allègrement leur culture d'autonomisation comme un vecteur de significations et valeurs (Bourdieu, 1982). Ils décrivent autrement les tristes réalités qui assaillent et désolent l'humanité. Ce parler ne « tue » pas la langue officielle, au contraire, il la fait vivre pleinement par nombre de personnes à cause de son manque de rigueur grammaticale. Notre société a besoin de nouveautés, de créativité y compris au niveau du langage. La langue que parlent ces jeunes constitue « un bonus » pour les interactions sociales.

Bibliographie :

- BOURDIEU, P. (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
BOURDIEU, P. (1982), *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
CALVET, L. J. (1994), *Les voix de la ville*, Paris, Payot.
CALVET, L. J. (1999), *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, rééd. Hachete, Paris.
CANUT, Cécile (2005), *Sociolinguistique et ethnographie de communication 3. Guide de l'enquêteur*, disponible en ligne : inasl.univ.montp.fr/e51mcm/guide.pdf, consulté le 10/05/2017.
DE GAULEJAC, V.I., TABOADA-LÉONETTI, F.I. (dir.) (1994), *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.
DELUR, François, HUBERT, M. (2000), « Revisiting the concept of the vulnerability », en *Social Science and Médecine*, 50, 11, pp. 1557-1570.
LEPOUTRE, D. (2000), *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, 2^e éd., coll. « Poches », Paris, Odile Jacob.
LEVI-STRAUSS, C. (1950), « Introduction à l'œuvre M. Mauss », en M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 2-33.
LUCCHINI, R. (1998), « L'enfant de la rue : réalité complexe et discours réducteurs », en *Déviance et société*, 22, 4, Paris, PUF, P. IX-LII, pp. 347-366.
MARX, K. (1982), [1846], « L'idéologie allemande », en *Œuvres complètes*, tome II, coll. « La pléiade », Paris, Gallimard, pp. 1087-1325.